Giovanni Merloni

Petit océan tranquille

Giovanni Merloni

Petit océan tranquille

© Giovanni Merloni, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0849-1

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Noëlle Rollet

À tous les Orphées qui ne se sont pas retournés en arrière.
À tous les Baptistes qui ont eu le courage de partir avec leurs Garances.
À toutes les Garances…

L'animalité est parfaitement saine

« Celui qui renonce à sa propre vie pour quelqu'un qui dépend de lui ne devrait pas le lui dire. »

Personnages

Personnages principaux (en ordre d'apparition)
Gérard Arago
Baptiste Ozenfant
Hélène Langlais, née Jeanneret
Julia Izambard née Socoa
Julien Charpentier
Octave Langlais, mari d'Hélène
Raymond Izambard, mari de Julia
Martine Ozenfant, épouse de Baptiste, née Utile
Théophile Ozenfant, fils de Baptiste
Thérèse Arago, fille de Gérard

Personnages secondaires
Renée Arago, sa mère adoptive
Yves Lazard
Bruno Lagarde
Louis Lassalle

Toute ressemblance avec des faits et des personnages existants ou ayant existé serait purement fortuite et ne pourrait être que le fruit d'une pure coïncidence. En raison de l'esprit "non réaliste" de ce texte, on peut y découvrir soit une fidélité absolue aux endroits mentionnés soit une libre transfiguration.

I
Le portrait de Julia

L’échec
(Septembre 1974)

Baptiste

(Mardi 10 septembre 1974)

Ça y est, on nous a rejetés ! Le projet de pont sur la Garonne entre les Quinconces et le quai des Queyries, à la Bastide, dont nous sommes les concepteurs, Gérard Arago et moi, a été refusé. Cela s’est passé hier dans la matinée au terme d’une interminable discussion auprès de la mairie, qui a pris l’allure d’une séance d’examen, à cause de l’attitude on ne peut plus hostile de Bruno Lagarde. Ce professeur émérite des Arts et Métiers a d’ailleurs profité de l’absence du rapporteur, Louis Lassalle, son collègue de l’École de beaux-arts. Après cela, j’éprouve un étrange sentiment de soulagement, se mêlant par à-coups à la gêne de l’échec et du temps perdu.

Cela me fait rire de devoir constater le volume de jeu que cette épreuve nous a coûté tout au long d’une seule année. Il y a juste un an, début septembre 1973, dix jours avant la tragédie du Teich où Théophile a failli mourir, notre précieux professeur Louis Lassalle avait jeté son pavé dans la mare. Je me souviens bien, dans cette salle d’examens envahie par la fumée des cigarettes, de sa silhouette arrondie et son profil inspiré. Chez lui la prodigieuse efficacité des « pistes à exploiter » ne faisait qu’un avec la force de suggestion de quelques mots soigneusement choisis. Quand il a proposé à la ville de Bordeaux d’« enjamber la Garonne » par une architecture « capable de surmonter tous les tabous », on s’attendait à une œuvre emblématique et stratégique à la fois : un pont au centre de la ville – intermédiaire entre le gigantesque pont d’Aquitaine et le pont de pierre – qu’on devait de préférence bâtir à la hauteur de l’esplanade des Quinconces : cette œuvre, forcément en rupture avec le passé, devait atteindre la beauté et l’énergie nécessaires pour créer, au-delà du fleuve, un deuxième Bordeaux à la hauteur de l’ancien :

— Je me vois déjà accoudé à la balustrade des Quinconces, en train de savourer l’élégance des architectures bordant le quai d’en face ! a confié Lassalle au groupuscule des « visionnaires » se rassemblant autour de lui, dont Gérard et moi, prêts à relever le gigantesque défi en scellant une alliance entre nous dans

le sillage du maître. C'était une nouveauté absolue : un architecte et un ingénieur qui assumaient dès le début la contrainte de travailler ensemble, brisant sans crainte la paroi étanche séparant depuis toujours les deux corps de métiers !

Nous tînmes parole, luttant côte à côte, tels deux vases communicants, l'un déversant dans l'autre ses propres énergies vitales et, inévitablement, ses manques et limites aussi. Si nous avions été tous les deux des peintres, impressionnistes par exemple, nous aurions formé un couple soudé comme celui de Monet et Renoir, où j'aurais ressemblé au maître de Giverny tandis que Gérard aurait toujours été très sensible aux jupes vaporeuses ainsi qu'aux joues fardées.

Cette propension à l'échange faisait de nous des compagnons alternativement exigeants ou compréhensifs, géniaux ou obtus, généreux ou avares : ainsi le projet du pont a été pour nous une véritable toile de Pénélope… En soi, le pont n'était pas la question cruciale. Il fallait éviter toute hypothèse de pont monumental ou tape-à-l'œil. L'important, pour nous, c'était la chance que ce projet nous offrait de repenser le rapport entre les deux rives de la Garonne, et notamment de donner un nouveau visage à cette Bastide, affligée, comme disait Gérard, par « cette double rangée de sombres bâtiments ferroviaires semi-détruits et abandonnés ». Tout en sachant que la nouvelle Bastide n'aurait jamais pu rivaliser avec cette falaise néoclassique bordant la rive gauche de la Garonne depuis des siècles.

Notre travail suivait un scénario presque immuable : pendant la nuit, on s'épuisait en discussions acharnées qui relevaient de soudains enthousiasmes, ou alors de notre objective impuissance liée aux empêchements et aux doutes affaiblissant nos convictions ainsi que notre capacité de convaincre. Au matin suivant, les échos de cette épuisante activité verbale flottaient encore parmi les tréteaux. On essayait alors de transformer nos croquis en dessins efficaces, mais on était conscient de gaspiller notre énergie : certaines idées demeuraient inachevées tandis que d'autres finissaient à la poubelle. On était toujours insatisfait : moi de mes dessins, Gérard de ses hypothèses et de ses calculs.

Cela dit, rien n'aurait manqué à notre projet, tout à fait adéquat au caractère « préliminaire » de cette épreuve, si l'on ne nous avait pas dérobé, du jour au lendemain, le soutien de Lassalle : après deux ou trois mois d'effervescence et de rencontres presque trop fréquentes chez nous, ce professeur émérite a silencieusement disparu, en nous laissant seuls, orphelins de ses conseils et de ses renseignements. Cela renforça notre coalition face aux attaques venant de l'extérieur, sans pourtant nous enlever la tentation de lâcher prise, ce qui nous

arriva de plus en plus fréquemment à l'approche de l'épreuve finale et de l'irrémédiable échec qui s'ensuivit.

Concernant les événements « historiques » d'aujourd'hui, je vais faire ici, contrairement à mes habitudes – tout déchirer de façon qu'il ne reste pas de trace de mon passage – un bref compte-rendu de ce catastrophique 9 septembre 1974. Ce sera pourtant un récit incomplet, car j'ai complètement effacé la première partie de la matinée, hantée par une agitation frôlant la panique.

Mon « film » démarre donc vers midi, avec l'image d'une grande porte qui se referme bruyamment. Ensuite, on va vite oublier cette salle envahie par la fumée, d'où émergeaient des gens emportés, en train de se couper réciproquement la parole ; on savoure le silence sans odeurs d'un couloir vide, assez typique de l'ambiance universitaire, d'où, mal en point, deux individus se précipitent comme des voleurs vers l'escalier, avant de sortir dans la rue anonyme en disant, à l'unisson :

— Jamais plus, jamais plus, jamais plus…

Quelques minutes après, fort repentis d'avoir consacré notre plus belle énergie à un projet que les Intendants – et notamment le marquis de Tourny – auraient sans doute aimé et peut-être protégé, on s'est sauvés dans un café de place de la Victoire, suffisamment loin du lieu de la débâcle et cependant fourmillant de l'agréable fumée de cigarettes voltigeant parmi les jambes nues de jeunes universitaires insouciantes et ignares des Ponts et Chaussées. Malgré cette halte, Gérard était incapable de se libérer de son inépuisable tristesse. Ayant perdu tout intérêt pour le pont raté, il ne prêtait en fait qu'une très modeste attention à mon explication du commun échec :

— Nous avons essayé une synergie entre le Bras et l'Esprit qui n'a pas marché, et c'est tout ! On a tout fondé sur nos talents complémentaires : tu parlais tel un livre imprimé, tandis que moi j'avais la facilité du dessin technique. Cependant, chacun de nous faisait involontairement de l'ombre à l'autre : tandis que toi, en me voyant à l'aise dans les maquettes et les perspectives, tu ne traçais plus une seule ligne, je restais muet devant ta facilité verbale et tes inventions tout à fait époustouflantes !

À présent, Gérard ressemblait moins à un ingénieur ayant perdu son cartable qu'à un boxeur écrasé au tapis. J'ai insisté :

— Il se peut aussi que la grave faute que nous avons commise n'en soit pas une. En dépit de ce manque de coordination entre nous, que peut-être j'exagère, le projet demeure valide, clairvoyant, et c'est justement son esprit de rupture avec le passé qu'on a bafoué et puni… Ils n'ont rien compris…

Gérard ne m’a pas laissé finir. Une autre idée s’est emparée de lui, car, au refus du pont, un autre s’ajoutait, beaucoup plus déchirant. Avec emportement, il s’est précipité au comptoir pour payer, puis s’est approché de moi et m’a enlevé de force de mon siège :

— Viens ! on va faire une escapade à la Chartreuse. On a besoin tous les deux de l’air frais d’un beau cimetière !

Plus tard, arrêtés au feu rouge en face de la statue de Louis-Urbain Aubert, marquis de Tourny – l’intendant auquel on avait imposé de porter à jamais, entre l’aisselle et le bras, les plans des anciens travaux d’embellissement de la ville au XVIIIe siècle –, nous avons vu la silhouette de Raymond Izambard en train de se diriger au ralenti vers un bureau de tabac, le regard dissimulé sous de lourdes lunettes de soleil, la bouche figée dans une grimace d’homme satisfait. Brusquement, Gérard est descendu de voiture. Mécaniquement, je l’ai suivi. Alors que Raymond s’achetait un paquet de Gauloises, Gérard lui a tapé dans le dos. Son rival a alors affiché un sourire :

— Oh, Gérard !

Aussitôt, mon camarade l’a provoqué :

— Puisque tu ne fumes pas, c’est pour Julia, les cigarettes, n’est-ce pas ?

Pour toute réponse, Raymond a lancé quelques mots au sujet du projet rejeté, tandis que Gérard, hors de lui, hurlait :

— Et ton projet à toi ? Où en est ton mariage avec Julia ? Évidemment, cette mèche-là n’attendait qu’une petite étincelle pour tout faire exploser :

— Julia est contre, elle soutient que l’amour rend aveugle, mais le mariage rend la vue ! a répondu Raymond.

Devant le silence étourdi de Gérard, l’autre a ajouté, d’un air indifférent :

— Là, pour une fois dans ma vie, j’ai eu la repartie prompte : « D’accord, Julia, je lui ai dit, nous vivrons ensemble sans nous marier ! »

Une pierre tombale semblable aurait définitivement écrasé, même en Lazare, toute envie de ressusciter, tandis que Gérard, au contraire, a râlé, d’un filet de voix :

— Tu as bien fait, bravo !

J’ai aussitôt reconnu en Raymond les premiers signes d’une de ses furies dévastatrices, aussi redoutables que silencieuses, qu’il a cette fois-ci détournée, en fixant les clés de sa voiture, avant de se raccrocher au rayon de soleil qui traversait la rue, retrouvant ainsi le calme et la force de repartir.

Mais Gérard semblait prêt à tout, à se cacher même dans le coffre de la grosse